48e ANNÉE. — N° 16.970

DIRECTION & ADMINISTRATION: 8, rue de Cheverus, BORDEAUX

AGENCE A PARIS: 8, boulevard des Capucines.

LA PUBLICITÉ EST REÇUE aux Bureaux du Journal, à l'Agence Havas à Paris et à Bordeaux

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	1 an
Gironde et limitrophes	8 50	16 f.	30 f.
France et Colonies...	9 »	17 f.	32 f.
Etranger.....	10 »	20 f.	40 f.

La Petite Gironde

10 c. le numéro

LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DE PROVINCE

Le numéro 10 c.

MERCREDI 18 DÉCEMBRE 1918

SAINT GATIEN

SOLEIL : lever 7h36 ; coucher 4h21
LUNE : D. Q. le 25 ; nouvelle le 2

A STRASBOURG

IMPRESSIONS VÉCUES

Rentré trop tard de Metz pour prendre contact aussitôt avec Strasbourg, j'ai été réveillé ce matin par les cocoricos triomphants d'un coq qui, dans la cour de l'hôtel, chante éperdument sous ma fenêtre. Quel gosier ! Ce ne peut être qu'un coq gaulois ! Il chante la victoire et... fait sortir les paresseux du lit. Une heure après je suis dans la rue. La foule y circule déjà, foule gaie, bon enfant surtout, se rangeant d'elle-même sur les trottoirs que borde de chaque côté de la chaussée une haie de poilus dont le service, en attendant le passage du cortège officiel, consiste pour le moment à faire la causette avec les passants, à rire avec les gentilles Alsaciennes. Il y a de la gaîté, du bonheur dans l'air; pas une figure qui ne sourie, pas un regard où ne se lise le contentement. Un rien déclanche le rire, on éprouve le besoin d'échanger de la joie.

Weinmarkstrasse ! Cherchant mon chemin, je reste en panne devant ce nom barbare avec lequel, sur une enseigne en lettres de deux mètres au moins, en voisine une autre : « Konfektion ! » Les lettres sont dorées, mais, pour flatter les Français, le « kommerçant » astucieux a gratté l'or qui recouvrait les deux K. Camouflage et platitude, me dit un Alsacien qui me voit arrêté devant cette enseigne; tout le caractère boche est là-dedans, ajoute-t-il, y compris la bêtise, car ce krétin (avec un k, marque boche) s'imagine sincèrement qu'il se donne ainsi des allures très françaises.

Il a fallu d'ailleurs empêcher les Boches de pavoiser. Dès l'arrivée des Français, leurs façades disparaissaient sous nos couleurs. Des équipes d'Alsaciens se sont formées par quartier et sont allées chez tous les Allemands exiger... poliment l'enlèvement des drapeaux.

La foule est maintenant énorme; elle se presse sur tous les trottoirs en rangs serrés, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits. Je viens de traverser la place Kléber, me voici sur la place Broglie. J'arrive à temps; une rumeur qui croît en se rapprochant annonce l'arrivée du Président de la République. Je me case où je peux Un gendarme... qui n'est pas sans pitié, me laisse, avec deux dames qui se réclament de ma protection, pénétrer dans une enceinte réservée. Je me trouve au milieu des « internés », des civils emprisonnés par les Boches et rendus depuis quelques jours à la liberté.

La voiture présidentielle tourne le coin de la rue, les acclamations éclatent en tonnerre : « Vive la France ! » Les fenêtres, les balcons, les trottoirs sont tout blancs de la neige des mouchoirs qui s'agitent au milieu des drapeaux. Un « interné », un homme de cinquante-cinq à soixante ans, me saisit le bras avec force. Il voudrait crier, il ne peut pas, il pleure. Oh ! ce visage vieilli couvert de larmes avec dans les yeux cependant une expression de bonheur, de délivrance ! Je ne l'oublierai jamais.

Pendant que se déroule à l'hôtel de ville la séance inoubliable dont les détails vous ont été narrés, je cours à la cathédrale et pour y arriver plus tôt je veux prendre un raccourci... et je m'égare. Fort heureusement je rencontre une bande de gamins qui s'offrent à me servir de guide. Ils sont là une dizaine, dignes du crayon de Hansi, les uns avec un képi, les autres avec un bonnet de police, d'autres simplement ont leurs cheveux ébouriffés sur la tête. Ils se donnent le bras et me précèdent en chantant à tue-tête : « Vive la France ! A bas « le » Prusse ! Vive la France ! A bas « le » Prusse ! »

— Dites-donc les mioches, en bon Français on ne dit pas « le » Prusse, on dit la Prusse.

— Non, répond un gamin de dix ans, l'air têtu, non on dit « le Prusse ».

— Pourquoi ?

— On peut pas dire la Prusse puisqu'on dit la France. Et, cherchant à s'expliquer, son geste montre les jeunes femmes qui passent, les drapeaux, tout ce qui lui paraît joli et gai et il répète : « la France », comme il dirait « la belle dame ! », mais « le Prusse ! » reprend-il, et ses yeux se font mauvais, le Prusse c'est... c'est... et comme il ne trouve pas, un des gosses crie : « schwein » (parc-cochon) ! Et tous éclatent de rire en criant : « Oui ! Oui ! le Prusse ! schwein ! » Ils repartent de plus belle en chantant leur refrain et me conduisent aux abords de la cathédrale. Pour les récompenser, je leur fais faire place et les aligne au premier rang de la foule et tout près du porche.

Ah ! si vous aviez vu la figure joyeuse, extasiée de ces petits; ils regardaient les drapeaux, les poilus, la cathédrale, les deux suisses imposants, en grand costume qui, immobiles, se tenaient sur le parvis. Ils pensaient certainement que le paradis ce devait être quelque chose dans ce genre là.

Je ne serais jamais sorti de la foule qui rompit les barrages après le passage du Président sans l'amabilité d'un général italien qui m'offrit une place dans l'auto qu'il partageait avec deux autres attachés militaires d'ambassade, l'un britannique, l'autre belge. Vous dire ce que furent au cours de la randonnée que je fis ainsi à la suite du Président, les acclamations, les baisers lancés de la main, les saluts émouvants, les gestes touchants, au travers desquels nous passâmes, est impossible. Le général italien eut ce mot : « C'est inouï ! Nous sommes dans la trente-quatrième voiture du cortège et l'on croirait que nous sommes les premiers à passer. »

Et ce fut ainsi toute la journée, toute la soirée. Je ne saurais dire quel fut le moment d'enthousiasme le plus enflammé. Fut-ce pendant la revue, au moment du passage des drapeaux ? Fut-ce pendant le défilé des délégations à la fois émouvant, pittoresque et si joli par les couleurs chatoyantes des jupes et coiffures alsaciennes ? Fut-ce à l'heure de la retraite aux flambeaux ? Non, ce fut tout le temps. L'enthousiasme, l'émotion et la joie atteignirent du premier coup aux sommets et s'y maintinrent... Cela paraît invraisemblable, c'est cependant la pure vérité.

Je vous parle des cris, des acclamations, des fleurs lancées, mais j'ai noté également des manifestations silencieuses de ce sentiment de joie, de délivrance et d'amour pour la France qui anime tous les cœurs.

De vieilles images d'Epinal, représentant nos anciens ploupious en képi et pantalon rouges, cachées depuis longtemps et que pendant l'occupation allemande on devait montrer aux enfants quand ils étaient bien sages, ont servi, mêlées avec les drapeaux, à orner les devantures de bien des boutiques. « Nous avons toujours pensé à vous ! » Voilà ce que nous disent ces manifestations naïves.

Tout en haut d'une grande bâtisse habitée par des Boches, puisque non pavoisée, un petit drapeau de quatre sous sur le toit passe par une lucarne. Il me semble voir la brave Alsacienne (ce ne peut être qu'une femme, le geste est trop joli pour n'être pas féminin), domestique ou locataire pauvre accrochant son drapeau et souriant en pensant : « Ragez en bas ! Ici on a le cœur content et par-dessus les Boches, vive la France ! »

Dans le flamboiement des illuminations, dans la lueur des torches, sur le parcours de la retraite aux flambeaux, il fallait l'entendre, le soir, ce cri de : « Vive la France ! » Et quelle foule ! Pris dans son remous, j'ai failli être écrasé. Ayant réussi à en sortir, je m'en allais par une petite rue étroite et sombre du vieux Strasbourg songeant à l'époque où, dans ces maisons que je longeais, on disait aux enfants :

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits.

Au même moment, une bouffée de vent m'apporte un lambeau de la *Marseillaise*, et, accompagnant l'éclat lointain des cuivres, la grande voix de la foule passe toujours dans la même clameur : « Vive la France ! » Et quand aux chers petits, aujourd'hui, loin de baisser la voix, ils crient comme cette après-midi : « Vive la France ! A bas « le » Prusse ! »

Vous parlerai-je des bals plutôt, car il y en avait dans tous les quartiers ? Dans une salle dite « la Salle des Chanteurs », salle immense, des couples charmants d'Alsaciennes, dans les costumes si variés de toute la province, d'officiers, de poilus, de civils également, dansent et s'amusent avec une gaîté franche et de bon aloi qui fait plaisir à voir. Vers une heure du matin, les musiciens exténués disparaissent. Un jeune lieutenant saute sur la scène, s'assoit au piano, et avec autant d'art... que de poigne, entraîne les couples dans une valse vertigineuse. Puis il attaque *Madelon*, et, pour se reposer, danseurs et danseuses entonnent la chanson à pleine voix.

Une chose qui n'a pas été assez remarquée, c'est la tenue de toute cette population et de l'armée, jusqu'au dernier poilu. J'ai circulé partout, dans les rues, dans les brasseries, dans les bals. J'ai voulu voir les manifestations populaires dans leurs détails, je n'ai pas constaté une incorrection. Je fis part de cette impression à un Alsacien de mes amis (j'en compte déjà pas mal à Strasbourg) qui me répondit finement : « C'est tout naturel, il n'y a pas un Boche dehors. » Ce même ami, en me parlant des gens trop pressés à ses yeux de ravitailler le peuple boche, me dit : « Ce n'est pas la peine, les Boches ne souffrent pas de la faim. Voyez ce que leurs docteurs ont inventé. » Il me montre alors une boîte achetée chez un « apoteke » et sur laquelle je lis ces mots que je traduis en français : « Eusitin, préparation excellente pour apaiser les sensations prématurées de la faim et de la soif. Docteurs Ehrlich et Lehnen, Berlin. »

Je n'en finirai pas de narrer toutes mes impressions, mais j'écris un article. Je ne fais pas un livre. Je m'arrête sur cette réflexion que je faisais en quittant Strasbourg : c'est que si la Lorraine et l'Alsace sont heureuses de redevenir françaises, tous les Français ne savent peut-être pas assez quel grand bonheur c'est pour le pays de voir rentrer dans son sein de pareilles populations.

Colonel Y. PICOT.

LES ÉVÉNEMENTS D'ALLEMAGNE

Ebert et Scheidemann tentent de secouer le joug des Soviets

Bâle 16 décembre. — Trois grands meetings populaires organisés par les socialistes majoritaires ont eu lieu hier à Berlin. Tous les orateurs ont parlé en faveur de la convocation rapide de l'Assemblée nationale. Ebert, Scheidemann et Landsberg y ont pris la parole.

Ebert a insisté surtout sur les dangers que court la vie économique de l'Allemagne par suite des revendications exagérées de certains éléments ouvriers :

« Nous voulons bien, a-t-il dit, la collaboration de conseils des ouvriers et soldats pour arriver à une organisation et non au désordre. Si on ne nous permet pas de faire ce que nous jugeons indispensable, nous refuserons d'endosser plus longtemps la responsabilité du pouvoir. »

Ebert a demandé en terminant que la date des élections à l'Assemblée nationale fût avancée de quatre semaines.

Joffe aurait réussi à pénétrer en Allemagne

Zurich, 16 décembre. — On télégraphie de Berlin que des officiers et des soldats qui reviennent du front oriental rapportent que Joffe, l'ex-représentant du gouvernement des Soviets à Berlin, se considérant comme invité à la conférence nationale des C. O. S. d'Allemagne, malgré le refus du gouvernement allemand de l'admettre à cette assemblée, a tenté de franchir la ligne de démarcation. Il aurait réussi dans cette tentative près de Dunsbourg, en achetant un conseil de soldats auquel il aurait versé une somme importante.

D'autre part, la « Gazette de Francfort » dit que Joffe, qui était accompagné de Radek, aurait été obligé de s'en retourner.

Sanglants désordres à Dresde

Bâle, 16 décembre. — Des troubles graves ont éclaté à Dresde, capitale de la Saxe, dans la nuit du samedi au dimanche. Les soldats ont dû intervenir pour empêcher la foule de piller les magasins de denrées alimentaires. Un soldat a été tué par une femme. Un civil a été également tué. Il y a de nombreux blessés.

Le sang coule à Hambourg

La Haye, 17 décembre. — Des troubles ont lieu constamment à Hambourg. A la suite d'un meeting en plein air, où plusieurs orateurs prirent la parole et dont les vues rencontrèrent beaucoup d'opposition, une bagarre se produisit, et les armes à feu entrèrent aussitôt en jeu. Des mitrailleuses furent postées aux carrefours. Il y eut sept tués et quarante blessés. La foule incendia un grand magasin de marchandises.

Déraillement d'un train militaire

Un train transportant des troupes a déraillé sur la ligne Hof-Plauen, près de Dresde. Sept wagons ont été détruits. On a dénombré jusqu'à présent 15 morts et de nombreux blessés dont 9 sont gravement atteints. On croit que d'autres cadavres gisent sous les décombres.

L'arrière-garde de l'armée Mackensen internée en Roumanie

Berne, 16 décembre. — On mande de Budapest à la « Gazette de Francfort » que l'arrière-garde de l'armée Mackensen, comprenant 120 officiers et 2,000 hommes de troupe, sous les ordres du général Koch, a été désarmée le 9 décembre, à Brause, par les troupes roumaines et internée en Roumanie.

CONTRE L'ANARCHIE

La Flotte anglaise bombarde l'arrière-front des Bolchevistes

Stockholm, 17 décembre. — Le Communiqué officiel esthonien annonce que l'escadre britannique du golfe de Finlande a bombardé le front et l'arrière des bolchevistes.

L'avance ennemie sur le front d'Asserine a été arrêtée. La mobilisation de l'armée esthonienne se fait dans de très bonnes conditions, l'appui des alliés ayant contribué à raffermir le moral de la population.

LES BOLCHEVIKS PROCLAMENT L'ETAT DE SIEGE SUR LES CHEMINS DE FER

Stockholm, 17 décembre. — Le gouvernement bolchevik a proclamé l'état de siège sur tout le réseau des chemins de fer russes, sous prétexte de mobilisation et de transport de matériel de guerre. En réalité, cette mesure est dictée par de graves désordres continuant dans les campagnes, surtout dans les gouvernements environnant Moscou. Les paysans, très mécontents des réquisitions de chevaux, des errèlements forcés dans l'armée rouge et de l'augmentation des impôts, attaquent particulièrement les chemins de fer, détruisant les ponts, les lignes télégraphiques et entravant le fonctionnement de tous les organes administratifs.

LES BOLCHEVIKS EVACUERAIENT PETROGRAD

Copenhague, 17 décembre. — Les bolcheviks ont commencé à évacuer Pétrograd. Le gouvernement lui-même s'apprête à partir pour Nijni-Novgorod. Les bolcheviks s'efforcent de former une armée nouvelle de deux millions d'hommes. Des taxes sont imposées à la population à cet effet.

Le Danemark veut rompre aussi avec les bolchevistes

Christiania, 17 décembre. — On annonce que le Danemark serait sur le point de rompre les relations avec les bolchevistes de Russie, comme l'ont fait toutes les autres puissances neutres.

En Hongrie

UN SOVIET CONSTITUE

Budapest, 17 décembre. — Un parti communiste, composé surtout de soldats hongrois prisonniers de guerre en Russie et rentrés après la révolution russe, vient de se constituer à Janoska, en Hongrie.

Ce parti est la première organisation bolcheviste hongroise, et possède un programme conformé en tous points au modèle russe.

En Angleterre

ENCORE UN DOCUMENT ECRASANT CONTRE LES BOURREAUX DES PRISONNIERS ALLIES

Londres, 17 décembre. — Un quotidien anglais publie des extraits du journal tenu secrètement par la commission des officiers britanniques du camp d'Holzminden, et dans lequel a été rassemblée une documentation terrifiante sur les traitements auxquels furent soumis les officiers anglais internés dans le camp.

Ce journal, qui constitue un terrible acte d'accusation, notamment contre le capitaine Niemeyer et le général von Hanisch, n'était pas inconnu des Allemands, qui ont fait sans succès des efforts désespérés pour le découvrir et s'en emparer.

L'extradition de Guillaume II

UN DEMENTI D'EBERT

Berne, 17 décembre. — On mande à la « Gazette de Francfort » :

« Dans un télégramme adressé à la municipalité de Marbourg, Ebert dément comme controuvée la nouvelle d'après laquelle le gouvernement aurait consenti à l'extradition de Guillaume II par le gouvernement hollandais. »

La mauvaise foi hollandaise

Bruxelles, 16 décembre. — M. Van Vellenhaven, ministre des Pays-Bas, adressait, il y a quelques jours, aux journaux belges, un long mémoire où il essayait de justifier la conduite du gouvernement néerlandais autorisant le passage de l'armée allemande en retraite par le Limbourg. Selon M. Van Vellenhaven, l'armistice aurait profondément modifié la situation en fait et en droit. Les conditions acceptées par les Allemands étant de nature à exclure la reprise des hostilités, il n'y avait plus de motifs d'interner les troupes allemandes en Hollande.

Cette explication n'est pas sans causer une certaine surprise dans les milieux belges. En effet, on apprend de source autorisée que le passage des troupes allemandes par le Limbourg a été autorisée par la Hollande sans consultation ni autorisation préalable des alliés.

Cependant, le jour où la Hollande prenait cette décision, le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas notifiait au baron Fallen, ministre de Belgique à La Haye, qu'il ne pouvait pas libérer les Belges internés en Hollande depuis la chute d'Anvers sans l'assentiment préalable de l'Allemagne.

Pour justifier son attitude, le gouvernement néerlandais invoquait l'article 11 de la Convention de La Haye de 1907. La Hollande était donc tenue en vertu du même article d'interner les troupes allemandes admises sur le territoire néerlandais. On ajoute que l'attitude du gouvernement hollandais a été gravement préjudiciable à la Belgique puisque la faveur accordée aux Allemands leur a permis de soustraire la capture de 70,000 à 120,000 hommes, ainsi qu'un matériel important.

Il convient enfin de rappeler que le plus grand centre d'alimentation en troupes était situé à Beverloo, le centre de mitrailleuses le plus important à Tongres, enfin que par suite de la retraite d'octobre tous les dépôts de la 4e armée allemande, ainsi que le matériel de défense côtière, étaient concentrés autour d'Anvers. Les troupes qui échappèrent à la capture sont toujours à même de reprendre les armes. De plus les Allemands en passant par le Limbourg hollandais emportèrent le produit de leurs exactions en Belgique: bestiaux, chevaux, voitures, meubles.

En Portugal

L'AMIRAL CANTO Y CASTRO ELU PRESIDENT

Lisbonne, 17 décembre. — *L'amiral Canto y Castro a été élu par 137 voix président de la République portugaise.*

L'ATTITUDE DES MONARCHISTES

Lisbonne, 17 décembre. — Les monarchistes ont voté à l'unanimité une motion blâmant l'assassinat du président et ont adopté ensuite quelques résolutions secrètes. M. Eyres Ornelas, lieutenant de l'ex-roi Manoel et chef du parti royaliste, a conféré avec les membres du gouvernement. Il a déclaré qu'il ferait tout pour empêcher de la part des monarchistes des manifestations qui pourraient troubler l'ordre public.

Lettres Parisiennes

Paris, 16 décembre.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe actuellement en Allemagne ? me demandait ce matin un de mes bons amis.

— Ce qui se passe en ce moment là-bas, ai-je répondu, est assez facile à comprendre.

— Pouvez-vous me l'expliquer ?

— Bien volontiers. J'ai déjà eu l'occasion d'annoncer que l'Allemagne vaincue allait se livrer à la manœuvre bien connue de la seiche qui, lorsqu'elle se sent en danger, s'entoure d'un nuage noirâtre qui la dissimule aux regards. En sécrétant instinctivement la sépia de la seiche, l'Allemagne a cédé à son instinct millénaire de fourberie. Après avoir assumé avec fureur la responsabilité d'une dévastation dont elle croyait bien n'avoir jamais à rendre compte, elle s'est brusquement trouvée en présence d'un passif terriflant. Etourdie par le premier choc de la dégringolade, il a bien fallu en venir à s'occuper de trouver une solution. Elle a commencé par dire aux Alliés : « Vous avez été attaqués par l'empire allemand; nous, nous sommes des républiques germaniques, démocratiques et socialistes. Il n'y a rien de commun entre ceci et cela. Voyez à la porte en face. » Les Alliés n'ayant point apprécié ce truc à sa juste valeur, les Allemands ont encore embrouillé le jeu; ils organisent en ce moment l'*impersonnalité gouvernementale*, et plus que le gâchis : le chaos ! Ces grands politiques de brasseries semblent convaincus de nous avoir roulés. Ils se disent qu'on ne parviendra pas à discuter la paix avec le chaos. Pour examiner les conditions du rétablissement de la paix, il faut avoir devant soi à qui parler : des plénipotentiaires régulièrement mandatés par un gouvernement régulier. Or, il n'y a plus en Allemagne de gouvernement, ni impérial, ni royal, ni républicain. Il n'y a plus qu'une nation de fantômes, de spectres convaincus qu'ils ont trouvé le moyen de payer les Alliés en monnaie de singe... Ce qui est une bêtise de plus.

— Alors, fit mon interlocuteur, vous croyez qu'ils espèrent pouvoir échapper à leurs responsabilités par l'anarchie ?

— Oui, ils le croient, et ils le croiront jusqu'au moment où la réalité, qui a, elle aussi, un poing de fer, se chargera de les détromper.

— Je ne comprends rien à leur manœuvre compliquée.

— Ne perdez pas votre temps à chercher à la comprendre. Les détails sont ici sans importance. Ne cherchez pas à distinguer entre le plan d'Hindenburg, qui démobilise sans démobiliser; le plan Spartacus, qui se rattache en quelques mesure au léninisme, ou encore le plan Ebert-Haase. Ces derniers président la République de Berlin, tandis que Liebknecht préside la République fragmentaire du faubourg Neukœln, à l'est de la capitale de l'ancienne Prusse ! Tout cela nous importe peu. Ce qui nous intéresse au premier degré, c'est de forcer les Allemands à s'acquitter envers nous; pour obtenir ce résultat, il faudra, de toute nécessité, déployer une froide énergie et donner à l'occupation des pays allemands le caractère qu'elle doit avoir. Attendons-nous au coup de l'insolvabilité. Après avoir ergoté au sujet de la responsabilité de leurs crimes, il y a lieu de prévoir que les Allemands retourneront leurs poches, afin de montrer à tous les yeux qu'elles sont vides. Mais les dirigeants de l'Entente ne sont pas des enfants; ils diront aux Allemands : « Vous ne trouvez rien pour nous payer ? C'est bien, nous allons chercher à votre place.

Ils chercheront et ils trouveront. J'ai déjà indiqué ici quelques-uns des moyens à employer. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Pour le moment, ne perdons pas de vue qu'il y a un grand intérêt à ne pas laisser trop de temps au Boche, dont l'ingéniosité se donne à présent libre carrière. Ne leur laissons pas l'illusion que nous pouvons être dupes de leurs maquillages et de leurs mascarades.

✣

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, les Boches rentrent en France non encore en colonnes serrées, mais individuellement. Ils n'attendent pas le rétablissement de la paix; l'armistice leur suffit. Paris manquait cruellement à ces chers garçons; ils ne pouvaient plus longtemps vivre sans lui. N'ayant pas réussi à prendre Paris, ils y reviennent pour l'exploiter. On en a arrêté quelques-uns, et les agents qui leur ont mis au collet une main vigoureuse ont été frappés de leur mine ingénue : « Eh quoi ! semblaient-ils dire, la guerre ayant pris fin, nous ne pourrions venir habiter ce Paris que nous aimons tant, ce Paris qui...

Il va être malaisé de refouler cette autre invasion. Le Boche a dû perfectionner encore son jeu déjà si subtil de naturalisations, de substitutions de raisons sociales.

Mais cela est une autre affaire. Il faudra aussi en recauser, car le sujet est d'importance.

Albert ROBERT.

Ce que disent les Journaux

Paris, 17 décembre.

NOS GENERAUX EN TERRITOIRE OCCUPE

Les ordres du jour que nos généraux lancent aux populations en Alsace et en Lorraine ou en territoire allemand font apparaître, dit M. Alfred Capus (**Figaro**), nos chefs, qui ont fait la guerre avec un éclat sans pareil, comme de grands citoyens :

« Quelle connaissance du caractère national et des conditions nouvelles où va être appelé à se développer le génie de la France ! Il y a là une intuition et une ampleur de vues rarement dépassées par les meilleurs discours politiques et où tant de réformateurs hasardeux de la société auraient à prendre les leçons du bon sens et de l'expérience. A son tour le général Fayolle vient d'adresser aux notables de Mayence une allocution saisissante par la fermeté de l'expression et de la doctrine. L'ensemble du sentiment français y est résumé en quelques mots. N'oublier jamais comment de son propre aveu l'Allemagne, si elle avait été victorieuse, aurait traité la France; mais savoir aussi que l'abîme qui nous sépare de l'Allemagne, c'est moins le mal qu'elle nous a fait que la soif de justice et cette élégance morale dont nous sommes fiers et dont elle est incapable. Tout l'esprit du prochain traité de paix est là-dedans. »

REMETTONS DE L'ORDRE

Quelques réflexions de Pierre Veber (**New-York Herald**) à l'occasion de l'assassinat du président Sidonio Paès :

« En ce moment un vent de folie souffle sur l'Europe; la violence paraît le moyen le plus naturel de résoudre toutes les difficultés; le bolchevisme n'est point seulement une formule d'agitation politique, c'est aussi une espèce de directive morale fort commode pour ceux qui aiment les solutions simples : « Supprimez ce qui vous gêne et prenez ce qui est à votre convenance ! » Ces belles théories justifient le vol et l'assassinat. Il est temps que l'on remette un peu d'ordre dans le vieux monde troublé et que l'on fasse rentrer les fous ! »

LE PAYS DES MARECHAUX

Le maréchal Foch est né le 2 octobre 1851, dans un de ces coins de France qui ont produit à toutes les époques des capitaines renommés, comme le dit l'**Eclair** :

« D'un bout à l'autre de la chaîne des Pyrénées, en effet, qu'elle légion prodigieuse et glorieuse depuis Lahire et Xaintrailles, compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, depuis Gaston de Foix et ce merveilleux grand-maître de l'artillerie, que fut sous François Ier Galliot de Genouillhac, jusqu'à Henri IV et aux maréchaux de Gassion et de Grammont. Plus près de nous, après Marat, Bernadotte, Bessières, Caffarelli, voici le maréchal Bosquet, le maréchal Niel, le maréchal Canrobert. Les deux maréchaux qui ont rouvert la tradition glorieuse en cette guerre sont tous deux originaires des Pyrénées : le maréchal Joffre est né sur la partie est, à Rivesaltes (Pyrénées-Orientales); le maréchal Foch à Tarbes, sur l'aile ouest de la chaîne. »

LES CARNETS DE VICTOR HUGO

Victor Hugo eut toute sa vie l'habitude de noter sur des carnets tout ce qui le frappait et même tout ce qui ne faisait qu'effleurer sa pensée et son imagination; habitude ancienne, puisque le premier carnet remonte à 1820. Il avait alors dix-huit ans. M. Louis Barthou a eu la bonne fortune de trouver cinq carnets inédits se rapportant aux années 1856, 1857, 1861, 1871, 1872 et 1877. Ces carnets renferment de tout : des vers, de la prose, des comptes, des conversations, des détails familiers... et des dessins. M. Barthou publie texte et dessins dans la revue des Deux-Mondes illustrés :

« L'intérêt de ces notes jetées au hasard sur le papier, écrit M. Georges de Rouilly, du **Gaulois**, est qu'on y trouve au vif les traits les plus variés et les plus intimes qui caractérisent l'homme et l'auteur. On sait que Victor Hugo croyait aux esprits frappeurs et aux tables tournantes. Qu'on lise ces lignes du carnet de 1872 : « Cette nuit je ne dormais pas. » Il était environ trois heures du matin. Un » coup sec et très fort a été frappé au pied de » mon lit, contre la porte de ma chambre. » J'ai pensé à ma fille morte, et j'ai dit en » moi-même : « Est-ce toi ? » Puis j'ai songé » au complot bonapartiste dont on parle, à » un nouveau Décembre possible, et j'ai de- » mandé en moi-même : « Est-ce un avertis- » sement ? » J'ai ajouté mentalement : « Si » c'est bien toi qui es là et si tu viens m'aver- » tir à l'occasion de ce complot, frappe deux » coups. » Et j'ai attendu; une demi-heure environ s'est écoulée. La nuit était profonde » et tout faisait silence dans la maison. Tout » à coup deux frappements se sont fait en- » tendre contre la porte. »

A LA MESSE

Un jour des dernières semaines de la guerre, M. Clemenceau, rapporte la **Démocratie nouvelle**, se rendit au G. Q. G. du maréchal Foch :

« A son arrivée, on lui apprend que le généralissime est à la messe.

» — Mais, ajoute l'informateur, on peut l'avertir que vous êtes là.

» — Non, non, riposte vivement le Tigre, laissez-le. Cela lui a trop bien réussi jusqu'à présent. »

La question de l'Alsace-Lorraine

Un manifeste suspect

Paris, 17 décembre. — Un radiotélégramme de Nauen transmet un manifeste qui n'est, il est vrai, signé que de trois « Alsaciens » ou prétendus tels, les nommés Charles Rapp, René Clerzet et Henri Muth.

Ces trois personnages déclarent que « la France n'a pas le droit de décider des Alsaciens comme d'un troupeau » et professent que « ce n'est pas la sympathie pour une nation, mais l'intérêt et l'avenir économique du pays qui doivent être déterminants ».

Sur quoi ils proposent trois solutions également saugrenues : ou bien l'Alsace et la Lorraine seront un Etat neutre dont la neutralité sera garantie par les grandes puissances, ou bien elles seront sous le protectorat anglais; ou bien enfin elles deviendront un Dominion comme le Canada, sous le protectorat français.

Et l'Allemagne a encore la naïveté ou le cynisme d'accorder la plus large publicité à de pareilles élucubrations !...

Avertissement aux Allemands de Metz

Metz, 16 décembre. — Dans la soirée du 8 décembre, après le départ du Président de la République, les devantures d'une demi-douzaine de magasins tenus par des Allemands ont été enfoncées dans plusieurs rues du centre de Metz. Des marchandises ont été détériorées, jetées sur le trottoir et même en partie enlevées par des individus sans aveu, qui ont profité de cette occasion pour se livrer au pillage.

Or, un avis du gouverneur de Metz constate que ce sont des Allemands qui ont pris part à ces désordres. Plusieurs ont été arrêtés et seront traduits devant les conseils de guerre. Ils sont passibles, pour pillages en bandes, de la peine des travaux publics, et les tribunaux montreront envers eux une impitoyable sévérité.

Dans le même avis, le général de Maudhuy trace aux Allemands la conduite qu'ils ont à observer :

« Certains Allemands restés dans le pays n'ont pas l'attitude qui nous convient. Des affiches officielles sont souvent déchirées. Si un Allemand est surpris déchirant une affiche, il peut être arrêté par tout citoyen ou soldat français qui l'emmènera au poste à la disposition de l'autorité militaire.

» Il est défendu de parler allemand en public après vingt-deux heures (dix heures du soir). Les Allemands peuvent et doivent rester chez eux après cette heure. Les Allemands (hommes et femmes) ne sont pas obligés de saluer les officiers, mais ils doivent saluer nos drapeaux. Ils n'ont qu'à ne pas se trouver à leur passage, si cette obligation leur coûte. »

Les forts de Metz reprennent leurs vieux noms français

Metz, 61 décembre. — Le général de Maud'huy, gouverneur de Metz, vient de rendre un ordre prescrivant que les anciens forts et bâtiments militaires français de Metz reprendront leurs noms d'avant 1870. Il sagit des forts Belle-Croix (Steinmetz), Saint-Julien (Manteuffel), des Bordes (Zastrow), Queuleu (Gœben), Plappeville (Alvensleben), Saint-Quentin (Friedrich Karl), Moselle (Voigts Rhetz), Saint-Privat (August von Wurtemberg).

Les ouvrages construits depuis 1871 et les forts détachés de la zone extérieure recevront de nouvelles dénominations.

L'ARMISTICE

Les Clauses navales seront intégralement maintenues

Amsterdam, 17 décembre. — Un télégramme de Berlin dit que les négociations avec la commission anglaise de Wilhelmshaven montrent qu'on ne doit s'attendre à aucun adoucissement des conditions de l'armistice. En dépit des protestations allemandes, ajoute le télégramme, l'amiral anglais Browning exige des renseignements précis en ce qui concerne les bâtiments en construction. Il déclare qu'il considère comme une violation des conditions de l'armistice la non remise du croiseur « Mackensen » à la fin de décembre. Il insiste également sur la remise des bâtiments constituant des prises de guerre entre les mains des Allemands.

La situation de Francfort

Metz, 17 décembre. — La ville de Francfort située dans la zone neutre ne sera pas occupée par les Français, dit-on, et ne doit pas, en vertu de l'armistice, l'être par les soldats allemands. Mais dès que le 117e d'infanterie allemande fut parti, des troubles commencèrent à propos d'une distribution de bottes et de manteaux à des démobilisés. La police auxiliaire, composée de civils munis d'un brassard rouge et portant le fusil en bandoulière, fut impuissante à ramener le calme. Le Soviet fit venir le 6ie d'infanterie, formé en majorité de Francfortois, qui, non sans rudesse, rétablirent l'ordre public. Mais que va devenir cette ville de 400,000 âmes, coupée à l'ouest de toutes communications et qui ne reçoit de l'est que l'appui précaire de l'autorité de Berlin ? Enigme !

8,000 prisonniers alliés sont passés par Andenne

Liége, 17 décembre. — La petite ville d'Andenne, dans la province de Namur, a reçu depuis la signature de l'armistice plus de 8,000 prisonniers français, anglais et italiens abandonnés par les Allemands sans nourriture et sans secours d'aucune sorte. Ces pauvres diables, après avoir passé plusieurs jours et plusieurs nuits à marcher en pleine campagne, sont arrivés à Andenne exténués, mourant de faim, de fatigue et de froid. Beaucoup de leurs camarades sont tombés en cours de route pour ne plus se relever. Accueillis et soignés par la population avec un grand dévouement, ravitaillés malgré les difficultés que rencontrent les habitants pour se nourrir eux-mêmes, les prisonniers gagnent peu à peu la frontière française, employant tous les moyens de fortune qui se présentent.

Nos troupes à Wiesbaden

Wiesbaden, 16 décembre. — Poursuivant son avance sur la rive droite du Rhin, le général Lecomte, à la tête des troupes du 33e corps, est entré ce matin à Wiesbaden, où sera établi le siège du commandement de la tête de pont de Mayence.

L'attitude de la population de la grande ville d'eaux allemande n'a pas été la même que celle des villes voisines, soit que les fréquents séjours de l'ex-kaiser à Wiesbaden aient développé chez les habitants le sentiment nationaliste, soit pour d'autres raisons. Un dépit évident et même de la consternation se lisaient sur les visages des curieux, qui se pressaient pourtant nombreux sur le passage de nos soldats. Des femmes pleuraient; des hommes, la bouche crispée, détournaient la tête.

C'est à 11 heures que le général, précédé d'une fanfare de trompettes et d'un escadron du 19e dragons, devant lesquels s'avançaient deux agents de police allemands à cheval, est apparu avec son état-major. Après avoir traversé la ville devant le château où chaque année descendait Guillaume II, il s'arrêtait face à l'hôtel de ville pour assister au défilé des troupes. Celles-ci étaient présentées par le colonel Desboins, commandant le 19e dragons. Successivement passaient trois bataillons du 8e régiment d'infanterie, le 33e bataillon de mitrailleurs, le 25e régiment d'infanterie, hommes de vieilles classes, superbes d'allure, et deux batteries du 27e d'artillerie de campagne.

Le défilé terminé, le général, traversant la place jusqu'à l'hôtel de ville, est descendu de cheval. Sur les marches du perron le président de district et le premier bourgmestre l'attendaient, tête nue. Sous les yeux de leurs compatriotes dont les rangs serrés encadraient le vaste cadre laissé libre, ils s'inclinèrent profondément. A l'hôtel de ville, dans la grande salle que décorent des portraits de Guillaume II et de l'impératrice, les fonctionnaires de district étaient rangés. Il y avait là tous les chefs de services et les notables. Les représentants des différents cultes, sous prétexte qu'ils n'avaient pas été prévenus, s'étaient abstenus.

Les présentations faites, le chef de district et le bourgmestre souhaitent la bienvenue au général.

Le général répond :

« Monsieur le Président du gouvernement, Monsieur le Premier bourgmestre,

» Au nom de la France victorieuse, je prends à partir d'aujourd'hui le commandement de la tête de pont de Mayence et la haute direction de l'administration du territoire qu'elle comprend. Je prends note des sentiments de déférence et de loyalisme que vous venez d'exprimer. Ils serviront de base à nos relations.

» La guerre inique que nous a imposée l'Allemagne et la façon barbare dont elle l'a conduite nous donneraient le droit d'exercer de justes représailles et ces représailles vous les redoutez. Vous n'avez pas à craindre de notre part pareille attitude, qui serait indigne de notre caractère, de notre race et de notre passé. Nous venons ici fermement résolus à respecter les biens et les personnes, mais non moins décidés à maintenir l'ordre le plus absolu. Cet ordre, j'ai la vol

M. Wilson à Paris

LA RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE

Paris, 16 décembre. — La ville de Paris a reçu solennellement, cette après-midi, le président et Mme Wilson. Il y avait encore plus de monde autour de l'Hôtel-de-Ville que pour les réceptions précédentes. Même affluence à l'intérieur du monument. Jamais le syndic n'avait été assailli par une telle avalanche de demandes de cartes d'invitation.

Le cortège présidentiel arrive à trois heures, salué par une musique d'infanterie, qui fait entendre l'hymne américain.

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, entouré des membres du bureau, et M. Autrand, préfet de la Seine, reçoivent MM. Wilson et Poincaré à leur descente de voiture.

M. Wilson donne le bras à Mme Poincaré, ayant à sa droite M. Adrien Mithouard; M. Poincaré donne le bras à Mme Wilson, accompagné par M. Autrand.

Dans le jardin d'hiver, d'une riche décoration, en présence du président de la République, des présidents du Sénat et de la Chambre, des ministres, des ambassadeurs et de toutes les hautes personnalités officielles, M. Mithouard, après avoir déposé aux pieds de M. Wilson et de Mme Wilson l'hommage de la gratitude et du respect de Paris, lut dit :

Nous sommes fiers, Monsieur le Président, de vous souhaiter la bienvenue au nom de cette capitale que sa tradition intellectuelle emporte éternellement vers la vérité des temps nouveaux. Notre patrie n'est pas seulement ce territoire bien-aimé pour la libération duquel le sang des fils de l'Union vient de se mêler au sang des fils de France; la patrie, c'est aussi pour nous et par voie d'héritage la justice, le bon sens et l'honneur, et parce que vous venez à nous, au nom de toutes ces nobles choses, nous osons aujourd'hui vous appeler « Citoyen de Paris ».

Discours de M. Autrand

M. Autrand, préfet de la Seine, qui parle ensuite, salue le chef de la grande République américaine. Après avoir rappelé les circonstances de l'intervention des Etats-Unis dans le conflit mondial, sous l'impulsion du président, il ajoute :

Paris se sent entraîné vers vous par un mouvement irrésistible, par la force de toutes ses affinités et de toutes ses convictions. Cité de travail, il s'incline avec respect devant votre existence vouée à un labeur austère. Centre de vie intellectuelle, il admire le savant et le penseur dont les œuvres ont enrichi l'esprit humain. Foyer de patriotisme ardent, il exprime sa gratitude émue au grand ami de la France. Boulevard historique de la liberté et de la justice, il célèbre en vous le serviteur désintéressé de ces grandes idées morales, l'apôtre éloquent et résolu des droits de l'humanité.

Discours de M. Wilson

Le président Wilson, dont la physionomie reflète la plus vive satisfaction, remercie la municipalité parisienne de son accueil. Il s'exprime ainsi :

Votre accueil a fait naître en moi bien des émotions. Ce n'est pas avec une banale sympathie que le peuple des Etats-Unis, au nom duquel j'ai le privilège de parler, a vu les souffrances du peuple français. Beaucoup de mes compatriotes en ont été eux-mêmes les témoins directs. Nous avons été d'autant plus profondément émus par les injustices de cette guerre que nous savions de quelle façon elles étaient perpétrées. Je ne voudrais pas que vous puissiez penser parce que l'étendue d'un immense océan nous séparait, que nous ne nous représentions pas réellement l'infamie des dévastations que vous subissiez et les souffrances cruelles infligées sans nécessité. Ces souffrances ont rempli nos cœurs d'indignation; nous savions non seulement ce qu'elles étaient, mais encore tout ce qu'elles signifiaient et nos cœurs étaient touchés au vif, nos imaginations emplies de la vision de ce que la France et la Belgique en particulier avaient subi.

Donc, lorsque les Etats-Unis entrèrent en guerre, ce fut non seulement parce qu'ils étaient convaincus que le but des empires centraux était injuste et que tous les hommes qui aimaient la liberté et le droit avaient le devoir de s'y opposer, mais aussi parce que les ambitions que nourrissaient ces empires et qu'ils essayaient de réaliser étaient illicites et les avaient conduits à des pratiques qui choquaient nos sentiments autant qu'elles offensaient nos principes. Notre résolution fut prise avec une pleine conscience de l'atteinte portée au grand principe du droit et de plus nos cœurs battaient d'accord avec notre résolution.

Vous avez été excessivement généreux et au delà de mes mérites personnels dans ce que vous avez eu la gracieuseté de dire de moi, mais vous avez interprété avec une justesse absolue les raisons qui ont fait agir le peuple des Etats-Unis. Quelle que soit l'influence que j'exerce, quelle que soit l'autorité de ma parole, c'est de lui que je les tiens. Je sais quelle a été sa pensée, je sais quel a été son désir, et quand j'ai exprimé ce que je savais être au fond de toutes les âmes, c'est avec une joie profonde que j'ai constaté comment y répondaient partout la conscience et la volonté des hommes libres. Nous n'avons fait qu'établir notre droit à une entière camaraderie avec les peuples, ici comme dans le monde entier, qui révèrent le droit et dont l'inflexible dessein est d'établir la vraie liberté et la vraie justice.

Vous m'avez donné le sentiment très fort que j'étais chez moi ici, non seulement par la chaleur de votre réception, mais encore par la manière dont vous m'avez fait pleinement comprendre l'entière communauté de pensée et d'idéal qui caractérise votre peuple et la grande nation que j'ai en ce moment l'honneur de représenter.

Je me souviendrai toujours de l'accueil de Paris comme d'une des expériences incomparables et fécondes de ma vie, et bien que je me rende compte que c'est le peuple des Etats-Unis que vous honorez dans ma personne, je n'en garderai pas moins, avec un très vif plaisir personnel, le souvenir de ces jours mémorables.

Permettez-moi de vous remercier du fond du cœur.

De chaleureux applaudissements et hourras éclatent.

Le cortège gagne le premier étage par l'escalier d'honneur. Dans la galerie, les trompettes de la garde républicaine exécutent une fanfare triomphale.

M. Wilson pénètre alors dans la grande salle des fêtes et semble très impressionné par le spectacle qui s'offre à ses yeux. Tous les lustres étincelant de lumière, plus de 4,000 personnes contenues à droite et à gauche par des barrières dessinant une allée centrale, acclament avec ardeur : « Vive Wilson ! Vive l'Amérique ! Vivent les Etats-Unis ! » Tous ces cris se succèdent et s'entrecroisent, dominant les accents de l'Hymne américain, joué par la musique de la garde.

M. Wilson traverse ensuite la salle à manger, le salon Jean-Paul Laurens et arrive dans le salon des Arcades, où est dressé le buffet.

Les chanteurs de Saint-Gervais se font entendre, et un interprète prévient le président des Etats-Unis qu'il s'agit de la célèbre Société chorale qui allait, au dernier Vendredi Saint, exécuter le « Stabat de Palestrina », quand un obus du canon allemand à longue portée creva la toiture de la vieille église et tua plus de cent personnes. Ce souvenir de la barbarie germanique paraît émouvoir vivement M. Wilson.

M. Adrien Mithouard conduit le président des Etats-Unis au buffet, et lui offre une coupe de champagne, en portant un toast chaleureux au président Wilson.

M. et Mme Wilson sont ensuite conduits près d'une table, où ils signent le procès-verbal de la réception.

M. André Mithouard leur offre les cadeaux de la ville de Paris. C'est, pour M. Wilson, une médaille en or, œuvre de Chaplain, et, pour Mme Wilson, une broche de corsage : branche d'olivier sertie de diamants, avec six colombes en émail blanc. Ce précieux bijou est présenté dans un élégant coffret en bois de citronnier, avec appliques en verre gravé.

Le président des Etats-Unis est enfin conduit dans la salle des séances pour paraître à une fenêtre donnant sur la place. La foule le salue d'acclamations enthousiastes, auxquelles M. Wilson répond par de larges coups de chapeau en s'inclinant. Mais la foule réclame aussi Mme Wilson. Quand Mme Wilson paraît, elle est saluée de vivats chaleureux. Mme Wilson remercie en jetant des violettes; puis les acclamations redoublant, elle envoie gracieusement un baiser à la foule.

Quand le président et Mme Wilson, accompagnés par M. Poincaré et Mme Poincaré, quittent l'Hôtel-de-Ville pour regagner leur résidence, ils sont acclamés toujours avec le même enthousiasme.

Au moment où le cortège dépassait un grand café, place de l'Opéra, le Café de Paris, une manifestation qui n'était pas prévue au programme se produisit. Deux cantatrices américaines, Misses Mildred et Ella Kearney, venues en France pour chanter devant les soldats, et qui regardaient du balcon du café, se mirent à chanter la « Marseillaise » en s'accompagnant sur le banjo. D'autres hymnes nationaux, le « Star Spangled Banner », jusqu'à la « Marseillaise » et jusqu'à « La Madelon », s'envolèrent sur la foule enthousiasmée, qui reprenait en chœur les refrains.

A sept heures, le président Wilson, en compagnie de Mme et de Mlle Wilson, a dîné dans l'intimité. Le président n'est pas sorti après dîner.

M. Wilson chez M. Clemenceau

Paris, 16 décembre. — Nous avons dit que M. Clemenceau a fait hier soir une visite à M. Wilson, à l'hôtel de la rue Monceau. Ce premier entretien des deux hommes d'Etat, qui a duré près d'une heure, s'est poursuivi dans un constant accord sur tous les importants sujets abordés.

Aujourd'hui, après la cérémonie de l'Hôtel-de-Ville, le président Wilson est venu au ministère de la guerre pour continuer avec M. Clemenceau les conversations commencées. Quoique connue au dernier moment, la visite du président à M. Clemenceau avait attiré plusieurs centaines de personnes aux abords du ministère de la guerre; le président Wilson a été salué par de chaleureuses acclamations. Il est demeuré près d'une demi-heure avec M. Clemenceau.

Le président a quitté le ministère, salué par les cris répétés de : « Vive Wilson ! »

LA POLOGNE rompt avec l'Allemagne

Amsterdam, 16 décembre. — **Un télégramme de Berlin dit que de Varsovie on annonce que la Pologne a rompu les relations avec l'Allemagne.**

D'autre part, une dépêche de Varsovie dit que le directeur des affaires politiques, Bader, a remis au comte Kessler, chargé d'affaires d'Allemagne, au nom du gouvernement polonais, une note qui, relevant les agissements des Allemands, qui marchent d'accord avec les bolcheviks, déclare que le gouvernement polonais se voit obligé de rompre les relations diplomatiques avec la République allemande, et invite le représentant allemand à quitter sans délai la Pologne avec tout le personnel de la légation.

Le comte Kessler a répondu en annonçant qu'il quitterait la Pologne par les voies les plus courtes.

Le crime de Langensalza

LE RAPPORT DES ENQUETEURS ESPAGNOLS

Paris 16 décembre. — Nous avons publié la liste des malheureux prisonniers du camp de Langensalza tués ou blessés par les balles allemandes deux jours après l'armistice.

Le rapport des délégués de l'ambassade d'Espagne, qui vient d'être transmis au sous-secrétaire d'Etat de la justice militaire, établit d'une façon indiscutable la responsabilité entière des autorités militaires du camp, qui, dans un moment d'affolement, injustifié d'ailleurs, ordonnèrent l'effroyable massacre.

Quant aux circonstances qui entourèrent le drame, elles ne sont pas encore nettement définies. Il est toutefois d'ores et déjà prouvé que l'attitude des prisonniers n'a aucunement justifié l'impitoyable mesure de répression des Allemands.

D'après le rapport de l'ambassade d'Espagne, il semble que les internés de Langensalza, qui avaient construit dans le camp un théâtre, avec décors et accessoires, aient voulu le démonter avant de partir. Munis de marteaux et de pioches, ils se mirent à l'œuvre. A ce moment, des sentinelles appelèrent la garde. Sans qu'aucun avertissement ait été donné aux prisonniers, les Allemands firent feu sans viser, tirant dans le groupe inoffensif en train de déménager les planches de la scène. Une vingtaine de soldats tombèrent, dont dix-sept Français; neuf furent tués, huit autres blessés. Trois prisonniers anglais figurent également au nombre des victimes.

Le premier moment de stupeur passé, on se précipita pour relever les malheureux. Leurs camarades, atterrés, leur prodiguèrent des secours. Quant aux Allemands, ils restaient impassibles et menaçants. A cet instant seulement apparut le commandant du camp. Il se défend d'avoir donné l'ordre de tirer. Et cependant le commandement de « feu ! » retentit; les témoignages sont formels.

Le gouvernement allemand a ordonné une enquête concurremment avec celle menée par les représentants de l'Espagne. Les autorités du camp cherchent bien entendu à rejeter sur nos soldats la responsabilité de l'incident. Leurs affirmations sont nettement contredites par les délégués espagnols, dont le rapport conclut à « une précipitation criminelle », à « la correction de l'attitude des prisonniers. »

Tous les gouvernements alliés se sont associés à la protestation du gouvernement français, envoyée sous forme de note comminatoire à l'Allemagne, et en ont approuvé les termes. Il serait en effet intolérable que les responsables de l'odieuse tuerie ne fussent pas châtiés comme ils le méritent. Souhaitons que la crainte des représailles que les alliés sont bien décidés à exercer contre les auteurs de pareils crimes ait en Allemagne une influence salutaire. Le langage de la force est le seul qui soit compris par les Boches.

La navigation reprise sur le Rhin

Bâle, 16 décembre. — On peut maintenant naviguer librement sur le Rhin. La navigation se fait sous le contrôle d'une commission interalliée de la navigation qui se tient à Cologne et qui a des représentants à Duisbourg, Emmerich, Strasbourg et Mannheim. Un commissariat a été créé à Cologne par le gouvernement allemand.

M. ALBERT SARRAUT victime d'un attentat

SON ETAT N'EST PAS GRAVE

Hanoï, 16 décembre. — M. Albert Sarraut, gouverneur général de l'Indochine, a été victime, dimanche, au cours de l'inauguration de la foire d'Hanoï, d'une tentative d'assassinat de la part d'un ancien agent temporaire des services civils congédié, M. Desvignes, qui tira sur lui à courte distance, avec un browning.

Le criminel, qui a failli être lynché par la foule, a été immédiatement arrêté.

La balle, qui s'était logée dans le flanc droit, a été extraite peu après l'attentat. L'état du gouverneur général est aussi satisfaisant que possible, et les médecins ne prévoient pas de complications.

Le meurtrier est un ancien agent recruté au début de la guerre par l'administration locale du Tonkin pour les travaux du cadastre. Celle-ci ayant refusé, pour des fautes de service, de renouveler son contrat, c'est au gouverneur général qu'il s'en est pris, bien que celui-ci lui ait témoigné, en diverses circonstances, de la bienveillance.

L'attentat a suscité, à l'égard de M. Albert Sarraut, très aimé dans la colonie, les plus émouvantes manifestations de sympathie, tant de la part des colons que des populations indigènes.

L'attentat de Lisbonne

LES VICTIMES

Lisbonne, 16 décembre. — Au cours des scènes qui suivirent l'assassinat de M. Sidonio Paès, le capitaine Silveira, de la garnison de la ville, a été tué. Douze autres personnes ont été blessées.

Un complice de Rodrigues, qui avait également tiré un coup de revolver contre le président, a été abattu par la police.

ARRESTATIONS D'HOMMES POLITIQUES

Lisbonne, 16 décembre. — Le docteur Brito Gamache, député et chef du groupe des unionistes, ainsi que M. Magalhaes Lima, un des leaders républicains, ont été arrêtés, ce dernier du fait qu'une lettre qui lui était adressée a été trouvée en possession de l'assassin.

BORDEAUX

Il y a un an

18 DECEMBRE 1917

A la Chambre, la commission des onze vote l'autorisation des poursuites contre M. Caillaux.

Le gouvernement saisit le Parlement d'un projet tendant à ajourner toutes les élections législatives et sénatoriales et à proroger les pouvoirs de la Chambre et ceux des sénateurs de la série sortante.

Inauguration en France du commissariat aux effectifs de l'armée.

Les Allemands torpillent le vapeur espagnol « Novembre ».

Un lieutenant aviateur italien, Brach-Papa, bat le record mondial de la hauteur en atteignant 7,025 mètres.

La musique à Mulhouse

La division gasconne qui a eu l'honneur d'entrer la première à Mulhouse a offert à l'Alsace libérée son premier concert français.

Avec le ténor Dubois-Delsana, de la Monnaie de Bruxelles; le baryton Musellis; Pierre Juvenet, de la Comédie-Française, on a applaudi le pianiste Jean Ehrhardt et le violoncelliste bordelais Guichard, qui a joué avec âme l'« Elégie » de Fauré et la « Chanson napolitaine » de Casella. Depuis le mois d'août 1914, il a vécu avec la division les bons et les mauvais jours.

Infirmier d'une compagnie où la bravoure était de règle, Guichard s'est prodigué à la bataille comme au concert. Le violoncelle suivait toutes les randonnées, balancé dans les voitures, si bien que l'artiste peut dire qu'il a eu deux violoncelles tués sous lui !

Distribution de Noël au dispensaire franco-américain

Le comité des Dames de la crèche de La Bastide nous prie de rappeler que la distribution de Noël assurée par la Croix-Rouge américaine, aura lieu le samedi 21 décembre, dans les salles du dispensaire franco-américain de la crèche, 75, rue Montméjan-la-Bastide, dans l'après-midi.

Les personnes généreuses désireuses de s'associer à la distribution sont priées d'envoyer leurs dons en espèces ou en nature (manteaux, capelines, robes, brassières, lainages, etc.), soit à la crèche, 75, rue Montméjan, soit chez la présidente, 1, rue de Condé, soit chez la secrétaire générale, 31, rue Thiac.

Ravitaillement civil

Vente de Pommes de Terre et de Carottes par la Municipalité

Mercredi 18 courant, la municipalité fera vendre des carottes sur les marchés ci-après: Capucins, Grand-Marché, marché des Grands-Hommes et marché de la place Amédée-Larrieu.

Les prix et les heures de vente ne sont pas modifiés.

Pommes de Terre

Le même jour, dans l'après-midi, à partir de 13 heures 45, des pommes de terre seront mises en vente au marché de Lerme et à l'école maternelle de la rue de Nuits, à La Bastide, au prix de 0 fr. 60 le kilo.

Il pourra être délivré 5 kilos par ménage.

Il ne sera pas rendu de monnaie.

PETITE CHRONIQUE

ACCIDENT DE TRAMWAY. — Lundi soir, vers sept heures trente, M. Jean Cuilhe, soldat à la 5e section des C. O. A., en voulant monter dans un tramway en marche, près de la porte des Salinières, a été projeté contre cette porte et assez grièvement blessé à la tête.

VOL DANS LES MAGASINS. — Lundi après-midi, un sac à main contenant une somme de 175 fr. et divers objets a été volé à Mlle Mussotte, cultivatrice à Saint-Martin-de-Cestas, pendant qu'elle faisait des emplettes aux Nouvelles-Galeries.

PERDU une montre argent de dame, souvenir d'un disparu, le 8 décembre, sur la place des Quinconces. Prière de la rapporter 91, cours Victor-Hugo. Récompense.

A notre salle des dépêches

3, place de la Comédie

Le 105 long "La Petite Gironde"

La « Petite Gironde » a été heureuse et fière d'accepter d'être la marraine d'un beau 105 long servi par de magnifiques et vaillants poilus.

Cette pièce, qui appartient à la 2e batterie de 105 long du 130e régiment d'artillerie lourde, a fait, avec ses chefs, ses servants et ses conducteurs, superbement son devoir.

Ces temps derniers, au cours de l'attaque et de la poursuite du 15 juillet, le tir qui lui fut demandé et qu'elle accomplit scrupuleusement, était tellement intense qu'on aurait pu croire que « Petite Gironde », car tel est le nom qu'elle porte sur son bouclier, approchait de la glorieuse vieillesse des canons qui ont bien travaillé pour la patrie.

Il n'en était rien. Blessée à son bouclier par un Kolossal éclat de 210 boche, quelques coups de marteau eurent rapidement raison de l'accident, et l'ennemi en fut quitte pour payer en une demi-heure ce qu'il aurait reçu dans l'heure.

Notre filleule tient toujours. Envoyée récemment sur le front d'une nation voisine, petite par le territoire, mais grande par le cœur et par la valeur, elle a apporté son efficace appui pour en chasser les vandales maudits. Aujourd'hui, avec ses compagnes, dans un jardin, elle goûte un repos bien mérité en attendant de retourner dans la mère-patrie ou de retentir encore pour la défense de la France si cela était nécessaire.

Tels sont les renseignements que nous envoient, avec une photographie de notre filleule qu'ils entourent, nos amis de « Petite Gironde ». Nous les remercions et les félicitons chaleureusement.

Nous exposons, après agrandissement, à notre Salle des dépêches de la place de la Comédie, l'épreuve qu'ils nous ont adressée. Cet hommage est bien dû à notre cher 105 long et aux braves avec lesquels il a marché à la victoire.

L'exposition des photos officielles de la marine britannique

C'est lundi après-midi que s'est ouverte, au Palais des Beaux-Arts (Jardin-Public) l'exposition officielle des photographies représentant la flotte britannique contre sous-marins.

Cette exposition, intéressante à tous les points de vue, a pour but de démontrer le rôle joué par l'armée de mer pendant la grande guerre et de rendre hommage à ses glorieux marins.

Le gouvernement anglais et les œuvres de guerre françaises et belges qui prennent part à cette exposition, ont pris à leur charge tous les frais d'installation et d'exploitation, étant abandonnée aux pauvres de la ville de Bordeaux l'intégralité des entrées qui sont perçues par les soins de la municipalité.

Kermesse du 8 décembre 1918 à l'hôtel de ville

SECOURS AUX REFUGIES SERBES

Tombola (billets bleus) : Le numéro 28 a gagné le napperon dentelle; le numéro 108, le carafon cristal, monture vermeil; le numéro 262, l'encrier bronze. — Réclamer les lots avant le 8 janvier, dernier délai, 102, quai des Chartrons, chez Mme Charles Gruet.

Théâtres et Concerts

Théâtre-Français

GALA AMERICAIN

Lundi soir, dans la salle du Théâtre-Français, M. le colonel Collis, de l'armée américaine, avait organisé une grande soirée de gala au profit du fonds de Noël des orphelins de guerre du « Stars and Stripes », journal officiel des forces expéditionnaires des Etats-Unis. Parmi les notabilités présentes, on remarquait: M. le général Hallouin, commandant la 18e région; M. le Maire de Bordeaux, MM. les généraux Walch, Noble, de l'armée américaine, et leurs états-majors; MM. les colonels Barber, Spencer, Corry et Collis, ce dernier présidant avec sa compétence accoutumée à la parfaite exécution du programme.

Une musique de l'artillerie américaine ouvrit la séance et se fit souvent entendre pendant la soirée. Dirigée avec une remarquable précision et un talent très sûr par son chef, le lieutenant Holfe, elle interpréta de nombreuses fantaisies dans lesquelles elle fit apprécier des sonorités brillantes, un sentiment délicat des nuances et de belles qualités d'ensemble et de cohésion. Un trio exécuté sur le xylophone mit dans le programme une variété originale accueillie avec un vrai plaisir. Excellent accueil également au sergent Omer Hébert, chantant une composition récente américaine, ayant pour titre : « Jeanne d'Arc », les couplets dits en anglais et le refrain, où sonne une phrase de la « Marseillaise », dit en français, avec appoint de quatre voix formant quintette avec le soliste.

M. le colonel Collis s'était assuré de précieux concours.

M. Edmond Clément, très applaudi dans deux mélodies : « Je ne veux que des Fleurs » et « Adieux », puis dans « Jeunes Fillettes », une de ces vieilles chansons que le célèbre ténor dit avec tant de charme.

Puis, Mme Augusta Garcia, infiniment goûtée dans un air de « la Traviata » et la Prière de la « Tosca ».

Enfin, l'exquise danseuse Mady Pierozzi, gracieuse et souple dans les variations de « Lakmé » et dans d'originales danses américaines.

Le piano d'accompagnement était supérieurement tenu par Mme Bastide.

Les airs nationaux français et américains furent joués par la musique militaire à la fin de cette attrayante soirée.

G. P.

Trianon-Théâtre

Tous les soirs : « SAMSON ».
Jeudi, en matinée : « SAMSON ».
Il faut voir Laurel dans « SAMSON ».
Il faut voir J. Lobis dans « SAMSON ».
Il faut voir Demanne dans « SAMSON ».
Il faut voir Duplessis dans « SAMSON ».
Location, rue Franklin, pour « SAMSON ».

Scala-Théâtre

« LA REVUE DE LA FEMME ». — Tous les soirs, la Revue de la Scala, qui fait toujours salles combles, avec tous ses interprètes : Mme Brémonval, M. Fleury, Mlles Denarbet et Arnold, Mme Volney, MM. Réval, Desnoyel, Martin. Location sans frais à la Scala.

Alcazar-Théâtre

Samedi et dimanche prochain, la pièce la plus célèbre du répertoire : « ROCAMBOLE ». — Ne pas oublier que « SACRE LEONCE I » sera joué le soir du Réveillon. — Prudent de louer.

Histoire de la musique et des musiciens

Deuxième conférence-concert

La seconde audition donnée par Mme Magda Le Goff et M. J. Schencke attira, samedi, à la salle Bermond un nombreux public. Les jeunes aveugles, dont Mme Darrieu sait guider les voix assouplies, exécutèrent trois pièces de plain-chant. Le style large de la musique grégorienne admet certaine délicatesse dans la modulation ou mélopée; l'interprétation dut à cette circonstance et au respect de la prononciation latine des anciennes liturgies ses meilleures qualités : le charme émouvant et simple, la sincérité nuancée de l'expression vocale. Mme Magda Le Goff détailla avec enjouement une chanson du châtelain de Coucy et prêta des accents dramatiques à la complainte de Jean Renaud. L'hymne célèbre « Ut queant », le « Chant des Croisés à la gloire de Jérusalem », complétaient le programme.

M. J. Schencke s'est assuré pour de prochaines séances la collaboration appréciée de Mme et M. Roosor. Le conférencier nous promet, par ailleurs, quelques agréables surprises dues à ses méthodiques recherches.

SPECTACLES

MARDI 17 DECEMBRE

FRANÇAIS. — 8 h. 30 : « Sigurd ».
TRIANON. — 8 h. 45 : « Samson ».
SCALA. — 8 h. 30 : « La Revue de la Femme ».

Saint-Projet-Cinéma

TOSCA »

Les premières projections de cet admirable film en 5 actes ont été faites hier devant des chambrées archi-combles. L'incomparable artiste qu'est FRANCESCA BERTINI a certainement fait de ce rôle sa plus belle, sa plus puissante création. Aussi, quel succès ! L'Entrée du gouvernement français à Metz et la Reddition de la Flotte allemande augmentaient encore l'intérêt de ce spectacle magnifique. Si nous ajoutons que plus de 500 personnes n'ont pu trouver place aux séances d'hier, nous donnerons ainsi une idée de l'empressement qu'a mis le public à venir voir « TOSCA », ce pur joyau cinématographique.

ALHAMBRA-CINÉMA GIRONDIN

A l'écran, programme incomparable, avec CHARLOT ET LE COMTE.

L'ARRIVEE DU PRESIDENT WILSON A PARIS, etc. Sur la scène, « LA ROSE DE SAINT-FLOUR », opérette.

Skating avec piste en bois.

Observatoire de la Maison Larghi

Du 17 décembre.

Heures	Ther.	Baro.	Ciel	Vents
Minima de la nuit	6.5	»	»	»
8 heures du matin	8.0	773.5	»	»
Midi	10.0	773.5	»	»
Maxima du jour	11.5	»	»	»

COMMUNICATIONS

COURS ET CONFÉRENCES

FACULTE DES LETTRES. — Conférence d'histoire de Bordeaux et du Sud-Ouest (fondation municipale). Professeur, M. Courteault.

Leçon du mercredi 18 décembre, à cinq heures et demie : La porte des Capucins.

Chemin de fer d'Orléans

Sous réserve des restrictions en vigueur, les marchandises se rapportant aux déclarations d'expéditions numérotées de 51,501 à 52,500 (série B, 2e catégorie) et de 36,001 à 36,500 (série C, 3e catégorie) seront acceptées par la gare de Bordeaux-Bastide le jeudi 19 décembre par expédition de 300 kilos au maximum.

VIENT DE PARAITRE

Bordeaux-Revue-Noël

1918:1918 (PUBLICATION DE GRAND LUXE)

Cinquante pages de texte et d'illustration tirées en trois et cinq couleurs. Collaborent à la partie littéraire : Jean Richepin, Paul Bourget, Anatole France, etc.; à la partie illustration : Félix Jobe, Duval, J.-B. Samat, Ribas, etc.; deux pages musicales du distingué compositeur J.-B. Fabréga; une page de Mode, un article agrémenté de silhouettes consacré à « Nos Amis les Américains à Bordeaux », une revue théâtrale bordelaise signée P. Figerou.

Bordeaux - Revue - Noël

offre en prime à ses acheteurs un fauteuil gratuit pour le Cinéma Pathé, des billets avec 50 0/0 de réduction pour le Théâtre-Français, l'Apollo, les Bouffes.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

A notre Salle des Dépêches, chez les Libraires et Marchands de journaux.

Envoi franco (par poste recommandé) contre mandat-poste de 2 fr. 25 adressé à Hachette & Cie, 47 rue du Cancera, Bordeaux.

Les Parfums Bichara sont partout

ÉTAT CIVIL

DECES du 16 décembre

Marie Tillet, 4 ans, hôpital.
Marie Dubos, 23 ans, cours Balguerie, 145.
Photios Baoum, 26 ans, hôpital.
Mme Delage 37 ans, place Simiot, 4.
Jules Foch, 42 ans, hôpital.
Fimin Seguin, 44 ans, hôpital.
Mme Brugère, 47 ans, hôpital.
François Cassas, 48 ans, hôpital.
Mme Camescasse, 48 ans, rue Héron, 96.
Jean Thoy, 50 ans, hôpital.
Jean Galissaires, 54 ans, c. Victor-Hugo, 45.
Camille Labrousse, 54 ans, boulev. Président-Wilson, 112.
Mme Michel, 54 ans, hôpital.
Mme Chenier, 58 ans, rue Pomme-d'Or, 58.
Mme Chamaillet, 59 ans, rue du Hautoir, 10.
Louis Pagnault, 60 ans, hôpital.
Mme Ferrer, 64 ans, rue Porte-Dijeaux, 43.
Berthe Prudhomme, 64 ans, rue d'Arès, 164.
Veuve Rossignol, 69 ans, chemin du Fils.
Mme Bertezène, 69 ans, rue d'Arès, 153.
Catherine Couderc, 71 ans, chem. d'Arès, 82.
Veuve Robert, 78 ans, hôpital.
Veuve Autin, 79 ans, hôpital.
Auguste Bertezène, 79 ans, rue d'Arès, 153.
Jean Fabos, 80 ans, hôpital.

CONVOI FUNÈBRE Mlle Henriette Claverie, Mlle Elise Claverie, Mlle Alberte Claverie, notaire; Mme Albert Claverie, M. Louis Claverie, avoué à la cour d'appel; Mme Louis Claverie, Mlle Marguerite Lachapelle, Mlle Madeleine Claverie, M. et Mme Roger de Lescure et leurs enfants, M. et Mme Georges Claverie et leur fils, M. et Mme Camille Gizard et leur fille, M. et Mme Maurice Claverie et leur fils, les familles Cruchet et Faye prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

M. Léon CLAVERIE,

leur père, frère, beau-père, oncle, grand-oncle, cousin, qui auront lieu dans l'église Saint-Martin, à Pessac, le jeudi 19 décembre 1918.

On se réunira à neuf heures et demie à la maison mortuaire, place de l'Eglise, d'où le convoi partira à dix heures.

Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

En raison des circonstances, il ne sera pas envoyé de lettres de faire part.

CONVOI FUNÈBRE Mme veuve Henri Gautier, Mme veuve Gautier, Mme veuve Estèbe, Mlle M. Fraguaud, M. et Mme Gautier et leurs enfants, M. et Mme A. Gautier et leurs enfants, M. et Mme E. Fraguaud et leurs enfants prient leurs amis et connaissances de vouloir bien assister aux obsèques de

M. Henri GAUTIER,

soldat au 10e hussards,

leur époux, fils, gendre, neveu, frère.

La cérémonie aura lieu à dix heures, le mercredi 18 courant, à Cambes.

On se réunira à l'église.

Départ de Bordeaux à 7 h. 15, tramway de Cadillac. Retour à 12 heures.

AVIS DE DÉCÈS Le docteur et Mme G. Périsson, Mme Cournier, M. Maurice Périsson, commissaire de la marine à bord de « Guichen »; M. Joseph Périsson, médecin aide-major (aux armées, croix de guerre); M. Louis Périsson, lieutenant d'infanterie, prisonnier de guerre en Allemagne (croix de guerre); Mme Marie Périsson, Mlle Elisabeth Maurin, M. Pierre Maurin, Mlle Yvonne Rulleau, les familles Périsson, Cantelobe, Rousselot, Livran, Rulleau, Bessières, Gauthier, Lafon ont l'honneur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

M. Jean PERISSON,

ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de lettres, professeur au lycée de Châteauroux, décédé à Châteauroux le 5 décembre 1918, dans sa 26e année.

Il ne sera pas envoyé de faire-part.

AVIS DE DÉCÈS ET MESSE

Mme veuve Amblard, Mlle Suzanne Amblard, Mme veuve Lépine, les familles Amblard, Michaud, Guesdon, Cauneau, Roy, Gaudin, Gontier et Barbeaud ont la douleur de vous faire part de la mort de

André AMBLARD,

caporal pilote-aviateur (citation), mort en captivité le 17 juillet 1918, à l'âge de 22 ans.

Messe dite le vendredi 20 décembre, à neuf heures, en l'église Saint-Nicolas.

AVIS DE DÉCÈS Mme veuve Carlos Baumevielle et sa fille, Mme et M. Ch. Baumevielle, M. et Mme P. Andréau, Mlle Marguerite Baumevielle, MM. Georges (aux armées) et Roger Baumevielle, M. et Mme E. Bonnin, M. et Mme C. Andréau et leur fils, Mlle G. Baumevielle (Saint-Germain-d'Esteuil), Mme veuve Denis ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Carlos BAUMEVIELLE,

maréchal des logis chef au 176e d'artillerie, croix de guerre (citation), mort pour la France le 15 octobre 1918, à l'âge de 30 ans,

leur époux, père, fils, gendre, frère, beau-frère, oncle, neveu et petit-fils.

Messe dans l'intimité.

MARCHÉ GÉNÉRAL AUX BESTIAUX DE BORDEAUX

du 16 décembre 1918

BŒUFS. — Amenés, 313; vendus, 294; prix extrêmes des 50 kilos, poids vif : 1re qualité, 101 à 115 fr.; 2e qualité, 86 à 100 fr.; 3e qualité, 75 à 85 fr.

VACHES. — Amenées, 115; vendues, 105; prix extrêmes des 50 kilos, poids vif : 1re qualité, 91 à 115 fr.; 2e qualité, 71 à 90 fr.; 3e qualité, 60 à 70 fr.

VEAUX. — Amenés, 27; vendus, 19; prix extrêmes des 50 kilos, poids vif : 1re qualité, 144 à 156 fr.; 2e qualité, 126 à 143 fr.; 3e qualité, 110 à 125 fr.

MOUTONS. — Amenés, 1,149; vendus, »»; prix extrêmes des 50 kilos, poids mort : 1re qualité, 286 à 310 fr.; 2e qualité, 251 à 285 fr.; 3e qualité, 200 à 250 fr.

AGNEAUX. — Amenés, 19; vendus, 19; de 45 à 80 fr. la pièce.

13 bœufs et 4 vaches ont été vendus pour Montauban.

MARCHÉ DE PARIS-LA VILLETTE

Paris-La Villette, 16 décembre.

Bœufs. — Amenés et vendus, 2,105; 1re qualité, 4 fr.; 2e qualité, 3 fr. 90; 3e qualité, 3 fr. 70. Prix extrêmes : de 3 fr. 50 à 4 fr.

Vaches. — Amenées et vendues, 1,619; 1re qualité, 4 fr.; 2e qualité, 3 fr. 90; 3e qualité, 3 fr 60. Prix extrêmes : de 3 fr. 30 à 4 fr.

Taureaux. — Amenés et vendus, 215; 1re qualité, 3 fr. 90; 2e qualité, 3 fr. 80; 3e qualité, 3 fr. 70. Prix extrêmes : de 3 fr. 50 à 3 fr. 90.

Veaux. — Amenés et vendus, 1,457; 1re qualité, 5 fr.; 2e qualité, 4 fr. 60; 3e qualité, 4 fr. Prix extrêmes : de 3 fr. 80 à 5 fr.

Moutons. — Amenés et vendus, 18,562; 1re qualité, 6 fr. 20; 2e qualité, 5 fr. 60; 3e qualité, 5 fr. Prix extrêmes : de 4 fr. 80 à 6 fr. 20.

Porcs. — Amenés et vendus, 3,486; 1re qualité, 7 fr.; 2e qualité, 6 fr. 86; 3e qualité, 6 fr. 72. Prix extrêmes : de 6 fr. 14 à 7 fr.

Sauf en gros bétail, le marché était assez bien approvisionné. La vente a été très active sur toutes les catégories de viande et les prix n'ont pas varié. Toutefois, les porcs ont haussé de 14 à 30 c., comparativement aux cours officiels précédents.

MARCHÉ AUX MÉTAUX

Londres, 16 décembre.

Cuivre. — Comptant, 112 liv.; à trois mois, 112 liv.

Etain. — Comptant, 272 liv.; à trois mois, 270 liv.

Plomb.